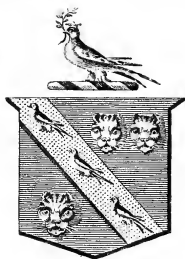




728
V18



George Frederick Nott.



John Carter Brown.



[illegible]

... ..

LES FRANÇAIS

EN

PORTUGAL,

OU

RAPPORT

Veridique et impartial de la conduite , que les
Français ont tenu dans ce Royaume , dès le
23 Novembre 1807 , jusqu'au 15 Setembre
1808.

à LISBONNE,

IMPRIMERIE ROYALE

AN 1808.

Avec Permission.

Ce n'est pas le hazard qui régit le Monde :
C'est la Vertu.

Montesquieu. Esprit des Loix.

LES FRANÇAIS EN PORTUGAL.

CITOYENS honnêtes et paisibles , hommes religieux de tous les Pays , c'est à vous que j'adresse ce Rapport singulièrement important , qui fournira matière à vos réflexions.

Le PRINCE REGENT du Portugal avoit sacrifié la plus grande partie de ses trésors , pour conserver sa neutralité ; il avoit cédé aux ordres impérieux de la France , en fermant ses ports à l'Angleterre , et il s'étoit vu forcé , pour la soustraire à une infame injustice , de renvoyer de ses Etats la factorie Anglaise , qui transportoit ailleurs son industrie et ses richesses ; playe horrible faite à son commerce , que n'a pas fait un Prince aussi bon , pour écarter de son peuple les maux qui le menaçoient ? ah ! combien ses espérances ont été déçues !

Les négociations duroient encore , le 23 No-

vembre 1807 quand l'avis est donné au PRINCE REGENT, qu'une Colonne de l'Armée Française, commandée par le Général Laborde, étoit entrée a Villa Velha, et que toute l'armée, soidisant alliée, se portoit sur la Capitale; par une marche des plus violentes, signe évident d'un mauvais dessein: un Conseil d'état aussi tôt fut tenu, et la détermination y fut prise de transporter au Brésil la Famille Royale et les principaux Membres du Gouvernement.

A peine la nouvelle s'en fut répandue, que la consternation devint générale: l'abbatement et la frayeur se peignirent sur tous le visages: quoique par un temps constamment orageux, les bords du Tage furent couverts de la foule des habitants de Lisbonne, au travers des quels passaient des milliers de voitures, chargées d'effets précieux, qu'on déposoit sur la plage, en monceaux, pour être embarquez; la plus grande agitation regnoit dans le port; tous les vaisseaux, toutes les barques recevoient, ou venoient chercher les nombreuses familles, qui fuyoient pour l'Amérique: au milieu de ce spectacle déchirant, parut le Prince excéssivement touché, qui accompagné de sa famille, et des larmes de ses sujets, s'embarqua le Jeudi 25 Novembre, a 4 heures du soir.

Cependant l'Armée Française arrivoit à Abrantes, précédée du Général en Chef Junot, et d'une Proclamation à leur manière. Au desespoir de ne pouvoir atteindre le Prince, ce Général détacha un homme sans dignité et sans caractère, l'ancien Consul Herman, qui se présenta le Samedi 27, pour l'enlacer, s'il étoit possible, et prévenir son

depart : une semblable députation obtint l'accueil qu'elle méritoit.

Le vent, qui avoit toujours été contraire, passant au nord, dans la matinée du Dimanche 28, le temps s'éclaircit, et le vaisseau, que montoit le Prince Régent, ayant mis dehors ses voiles, donna le signal de départ. Il sortit du port, à 8 heures du matin, suivi de l'Escadre et de tous les vaisseaux, qui avoient pu appareiller. S'ils eussent eu plus de temps, il n'en auroit pas resté un seul. Après la journée du Dimanche, qu'on peut appeller miraculeuse, le temps se rémit au mauvais, un ouragan furieux s'éleva, le Lundi 29, et étendit ses ravages de toutes parts : ce fut sous des torrents de pluie que parurent dans les chemins, qui conduisent à la Capitale, et dans les rues, l'armée Française, mais dans un état de délabrement, qui excitoit la pitié.

Représentez vous une multitude de Soldats, couverts de sarors de toile, marchant sans ordre, plusieurs sans armes, la plupart sans souliers, se trainant à peine, demi morts de fatigue et de faim, voyant expirer leurs camarades sur le grand chemin, et craignant le même sort, si jeunes et souffrant déjà les horreurs de la misère, exprimant tous par leurs signes, le besoin de manger, aux tristes habitants, qu'ils trouvoient encore compatissans et charitables, malgré les excès, commis à leur passage : tel fut l'aspect bien peu imposant de l'armée Française, à son arrivée à Lisbonne, Ville somptueuse, accoutumée à des Troupes d'une belle tenue. Il est vrai que les corps qui suivirent, étoient réguliers, et d'une forme différente ; mais ils ne

purent effacer les premières impressions ; quoique venues sans être appellées , ces Troupes devoient être logées ; aussi les hopitaux furent encombrés de leurs malades ; leurs Régiments furent placés dans les Couvents. Les maisons des particuliers furent assignées à leurs Officiers ; et les Généraux choisirent les Palais , où ils furent traités d'une manière splendide : pourquoi donc envoyèrent-ils des Compagnies loger dans les Eglises , soumettant ces lieux saints aux plus indignes profanations : on dut juger dès lors leur Religion et leur Moralité. Il sembla au commencement que leur Politique seroit plus sage. Une Proclamation solennelle affichée dans toutes les rues de la Capitale , annonça aux Portugais que l'Empereur des Français , Roi d'Italie et Protecteur de la Confédération du Rhin les prenoit sous son auguste protection , et que son Général en Chef, fidèle à ses intentions, les protégeroit. Les Portugais comptoient sur l'heureux effet de ces promesses ; eux , qui , dociles aux ordres , et aux instructions , que leur avoit laissé le Prince , pleines d'expressions vraiment paternelles , avoient reçu les Français , comme leurs alliés et leurs amis ; eux , qui leur avoient livré , sans aucune résistance , leurs Forts , leurs Arsenaux , et leur Marine ; eux , qui voyoient sans se plaindre , toute la fortune publique et particulière , à leur disposition ; eux enfin , qui avoient toujours chéri et respecté la Nation Française , qui la croyoient encore la Nation la plus noble , la plus polie , la plus éclairée de l'Europe , très Chrétienne , en un mot ; la source et le modèle de tous les sentiments généreux , pou-

voient-ils douter qu'ils participeroient de ses avantages? Devoient-ils croire à un changement aussi inattendu! mais dès que les Portugais virent que le Général en Chef vint d'abord à l'opéra s'écarter à la loge du Prince, et occuper son fauteuil; que les Généraux faisaient la saisie des propriétés, de la Couronne et de celles des ministres absents; qu'on avoit mis le sequestre sur tous les biens des grands seigneurs, en service actuel à la cour, qui avoient accompagné leur Souverain dans ses propres états: ce qui plongeait dans l'indigence les familles les plus respectables du Royaume; qu'on soumettoit les négociants à un emprunt forcé de cinq millions de livres; que la plupart des Militaires prenoient dans leurs maisons, un ton dur et absolu: dès qu'ils virent commettre tous ces actes, ils connurent que ces hôtes, étrangers à la loyauté Française, étoient devenus leurs maîtres.

Si les Français exercèrent ainsi la domination, qu'ils avoient évidemment usurpée, la protection de leur Empereur ne s'annonça pas d'une manière plus favorable: le premier signe qu'il en donna à un Pays, qui avoit tout perdu à l'arrivée de ses Troupes, fut un Décret Imperial, datté de Milan le 23 Dezembre, qui imposoit une Contribution exorbitante de 100 millions de livres. Le prétexte n'en étoit pas même specieux. C'étoit, disoit-il, pour le rachat des propriétés particulières, mais le Pays n'étoit pas conquis: le fait de leur entrée étoit trop notoire. Cette même assertion faisoit le fond de toutes leurs déclarations; les propriétés n'étoient donc point envahies; elles n'étoient donc pas dans le cas d'être rachetées.

Lé mode de perception de la Contribution en surpassa encore la rigueur. Les Temples devoient être depouillés de leurs richesses. Il y eut un ordre formel d'envoyer à l'hôtel des monnoyes, toute l'argenterie des Eglises, pour y être brisée et fondue: tous les Beneficiers, même ceux des deux Chapitres de la Capitale, dont la masse étoit attachée au Trésor public, et qui n'étoient point payés, furent taxés aux deux tiers de leur revenus, ainsi que toutes les communautés Religieuses: tous les Offices, les Corporations des Corps et Métiers, tous les individus, réputés aisés, eurent leur taxe: les decimes furent triplées: en fin ce plan auroit doublé la contribution indubitablement; si les événements n'en eussent pas empêché l'entière exécution.

Faut-il donc s'étonner que l'ame des Portugais s'ouvrit à la haine, à la vengeance, à toutes les passions, contre leurs oppresseurs: ce n'est pas qu'ils ne fissent observer à leurs Troupes, une discipline exacte, que leur police ne s'occupât à prévenir les monopoles, qu'elle ne contribuât de tout son pouvoir, à empêcher la hausse du prix des subsistances, qu'elle ne veillât au bon ordre, et à la sûreté publique: les Portugais auroient apprécié ces avantages; s'ils n'avoient pas senti un joug de fer, qui s'appesantissoit sur eux.

En effet on abattoit leurs armes, si sacrées pour une Nation fidèle, et on y substituoit les aigles impériales, signe de leur servitude: on abolissoit une Régence, créée par le Prince, et revêtu de son autorité: on le déclaroit lui même, contre toute justice, et le droit des nations, déchu

de sa Souveraineté sur le Portugal : on plaçoit à la tête de toutes les Administrations, des Français, en qui la Nation n'avoit aucune confiance, et qu'elle repoussoit ; on leur assignoit de très gros appointements : on supprimoit, on réduisoit sans aucune forme convenable ; on suspendoit les travaux publics : on ne payoit pas ; on condamnoit ainsi la plupart des familles à la mendicité et jamais elle ne fut aussi répandue et n'atteignit autant de citoyens honêtes, qui tendoient la main en suppliants, dans toutes les rues. Un gouvernement ombrageux, despotique avoit pris la place du gouvernement d'un Prince vertueux, dont l'unique pensée étoit le bonheur des sujets. Le Palais de l'Inquisition étoit devenu celui d'une inquisition d'état ; dont on a exagéré les exées ; mais qui avoit répandu la terreur dans tous les ordres ; par son appareil, ses espions, ses incarcérations multipliées. Il y avoit eu des exécutions Militaires effrayantes : en fin presque tous les Décrets, émanés de l'autorité, portoient la peine de mort.

La Nation Portugaise abbattue, menacée d'ailleurs de la famine par le blocus de ses ports, et la non communication avec l'Espagne, gémissoit, depuis neuf mois, sous le poids de ses malheurs. encore s'ils eussent pu croire que les auteurs de leurs maux étoient chrétiens, qu'ils professoient leur sainte Religion, que fidèles à ses preceptes, ils auroient pour eux des sentiments des frères, les Portugais se seroient consolés par l'espoir de trouver dans les Français, des cœurs sensibles, compatissants, portés à adoucir leurs souffrances : mais que pouvoient ils attendre d'une armée, qui ne

pratiquoit aucun acte de Religion, qui n'emmenoit avec elle aucun de ses Ministres, qui ne fournissoit à ses Soldats, à l'article de la mort, aucun secours, aucune consolation spirituelle; qui choisissoit le temps du Service Divin, aux jours consacrez au Seigneur, pour faire ses parades dans les places publiques: d'une armée dont les Chefs n'assistoient jamais à l'acte le plus essentiel du Culte Catholique, plaisantoient sur les Saints Mystères, et affectoient le langage de l'impiété et du blasphème. Ils disoient hautement qu'ils prétendoient commander une armée d'impies, sous l'absurde, l'abominable prétexte que la Religion dans un Soldat affoiblit le courage. Comme si le Dieu de l'Univers n'étoit pas le Dieu des armées; maître des événements, lui seul inspire, ou modère la valeur du Soldat, selon qu'il le juge nécessaire à ses desseins de miséricorde et de justice. Les meilleurs Soldats furent toujours les plus religieux. Les guerriers fameux, qui ont illustré les divers ages de la Monarchie Française, tels que les Crillon, les Bayard, les Turenne, les Condés n'étoient jamais aussi grands, que lorsque mettant le genou à terre dans le champ de la victoire, ils en rendoient hommage à l'Eternel, dans le beau cantique d'actions de grâces, auquel se mêloient le bruit tonnant de l'artillerie, et tout l'éclat de la musique guerrière. Rien au monde n'enflamoit autant le courage, que cet acte de religion, après la victoire. Oui sans doute: la Religion, ce frein si nécessaire aux passions des hommes, l'est mille fois davantage à des hommes armés, elle seule peut les contenir, après le gain d'une

bataille , à la prise d'une Ville , au milieu d'un Pays conquis , en un mot ; au moment où pour la gloire des armes , la clémence du vainqueur doit succéder à la vaillance du guerrier. Sans Religion ! ce seroit faire des Français une armée de barbares. Il falloit bien s'attendre que l'état violent , auquel le Portugal se trouvoit réduit , ne seroit pas durable. La fureur des Portugais , excitée par tant d'outrages , devoit éclater nécessairement ; aussi les deux Provinces d'entre Douro e Minho , et Algarve , l'un au Nord , l'autre au Midi du Portugal , secoururent le joug des Français : la première animée par l'exemple du Général Espagnol Belesta , l'autre excitée par un élan sublime de valeur martiale et de patriotisme du Colonel Joseph Lopés , Gouverneur de Villa Real soutenu par le courage et la sagesse du Comte Monteiro Mor , Capitaine Général. Les Français eurent alors recours à leurs moyens ordinaires : ils remplirent les Gazettes Portugaises , rédigées par un de leurs principaux agents , d'assertions fausses et d'inepties. Ils avoient menti , absolument menti (pardonnez cette expression , que la force de la vérité m'arrache) ils avoient menti , en publiant constamment que la joye publique avoit éclaté à leur arrivée en Portugal ; qu'il y avoit eu des illuminations. que les Portugais se trouvoient heureux sous leur Gouvernement ; qu'ils n'avoient aucun regret d'avoir perdu le Prince et la Famille Royale (aussi respectable qu'aucune qu'il y ait au monde). Qu'ils demandoient un nouveau Roy (sans y être forcés par la terreur et par l'intrigue). Que l'abondance et le contentement regnoient dans toute l'étendue du territoire Portugais. Ils continuoient

à mentir, en prétendant que le soulèvement des Provinces n'avoient d'autre cause que les insinuations des Anglais; et leur or, et en répandant que les armées Françaises obténoient en Espagne des victoires signalées. A ces publications ils joignirent les moyens qu'ils jugèrent plus efficaces; tels que la corruption, les ordres secrets, les promesses, et les menaces. Cependant le soulèvement gagnant de proche en proche, le Général en Chef fut obligé d'envoyer sur différents points des Divisions considérables de son armée.

Les habitants de Leiria furent les premiers, sur qui tomba sa vengeance; mais les Troupes n'eurent à exercer leur valeur, que contre une Ville ouverte un peuple sans défense; et une procession qu'ils prirent pour un attroupement séditieux qu'ils taillèrent en pièces, et dont ils rapportèrent deux bannières, qu'ils décorèrent du nom Pompeux de drapeaux pris sur l'ennemi. Le bulletin de l'armée fut chargé d'invéraisemblances, entr'autres celle de la perte d'un seul des leurs, contre six cent prétendus rebelles, à qui ils avoient fait mordre la poussière.

Ils eurent plus d'obstacle, à vaincre à Béja pour à tour vaincus et vainqueurs, ils mirent la Ville à feu et à sang, ils la pillèrent; mais il en couta la vie à une grande partie des leurs. Ils en rapportèrent à Lisbonne plusieurs centaines de blessés et ils se virent forcés de l'abandonner.

La retraite de l'Algarve avoit été honteuse et précipitée; celle de la haute Beira, faite par le Général Loyson, ne fut pas glorieuse. Il avoit marché pour Almeida, à la tête de cinq mille hommes, en apparence pour renforcer la garnison

de cette place ; mais dans le vrai dessein d'aller s'emparer du Porto. Il s'engagea dans les montagnes, pour aller passer le fleuve Douro ; à Pezo da Regoa, et gagner par ses bords cette Ville opulente ; mais continuellement harcelé par les montagnards, il perdit son artillerie, ses bagages, une bonne partie de son armée ; il marqua son retour par le massacre, l'incendie et le pillage ; comme il conste de sa relation officielle et il ne parvint à ramener sa Division, qu'à la faveur des ordres, que le devancoient, de préparer 250 mille rations, pour un renfort de 250 mille hommes, venus d'Espagne. Cette fiction le sauva sans doute.

Evora fut un théâtre d'horreur. Les habitants de cette grande Ville, comptant sur les secours des Espagnols, et sur leur propre courage, avoient rétabli le Gouvernement du PRINCE REGENT, au milieu des acclamations du peuple, et de tous les signes d'alegresse. A cette nouvelle, l'armée Française fut mise à la disposition du Général Loyson, qui marcha contre cette Ville infortunée, à la tête de dix mille hommes. L'armée couvrait la Ville ; mais des dispositions contraires en avoient séparé plusieurs corps, elle soutint néanmoins l'attaque de l'ennemi, et couvrit la campagne de ses morts ; mais forcée à la retraite, les Français entrèrent dans la Ville, tuant, pillant ; violant, incendiant ; enfonçant les portes des Eglises, où ils se plongèrent dans toute sortes d'abominations ; ils commirent de gayeté de cœur les plus horribles sacrilèges : ils poignardèrent par préférence les Ministres du Sanctuaire : ils se cou-

vriront, en un mot, de crime, de sang et d'opprobre : la manière dont ils se vantèrent ensuite de ces atrocités, la joie insultante qu'ils en témoignioient, les rélations pompeuses qu'ils en publièrent, mettent le dernier sceau à la perversité humaine.

Le voilà l'homme aveugle, prévenu, partisan enthousiaste du système Français, voilà l'abyme de misère où vous avez plongé votre Patrie : vous avez été à portée d'en sonder toute la profondeur. Avouez, me direz vous peut-être, que personne ne pouvoit penser qu'ils étoient capables de se porter à cet excès d'impôture et de méchanceté : j'avouerai aussi que, si malgré cela, vous persistez dans votre aveuglement, vous êtes attaché à cet affreux parti, vous êtes des monstres, dignes d'essayer tout le poids de l'animadversion publique.

La voix du sang de tant d'innocentes victimes s'élevoit jusqu'au Ciel. Les prières de tant de Chrétiens fervents, qui n'espéroient que dans son secours, furent exaucées, et le Portugal fut au moment de sa délivrance. Les Anglais, cette nation si noble, si généreuse et si vraie; les Anglais, que le pur amour de l'humanité a porté à des sacrifices aussi héroïques et qui seuls, se sont opposés véritablement à ce torrent dévastateur, qui a désolé la plus belle partie de l'Europe. Les Anglais, si fideles à leurs traités, à leurs alliances, à l'union antique et sacrée avec le Portugal, et que les injures et les provocations, aussi absurdes que grossières de leurs ennemis, n'atteindront jamais à l'élévation, où les a placés la reconnois-

sance de l'Univers , les Anglais portent des secours aussi prompts que considerables , sur les côtes du Portugal ; ils y jettent une armée d'environ 30 mille hommes. Le débarquement s'en fait , sans la moindre difficulté , et déjà un corps considerable s'est réuni au. Près du Vimeiro en vain les Français réunissent leurs forces , les attaquent vaillamment , avant que la moitié de leurs Troupes soit descendue à terre ; quoique en nombre superieur , ils sont battus dans les journées du 15 et 17 Aout , qui préparèrent la bataille décisive du 21. En vain le Général en Chef dégarnit tous les forts , la Ville et emmena le reste de ses Troupes , leur défaite fut complete. Dans moins de 3 heures , ils eurent 4 mille hommes de tuez , 2 mille prisonniers , entr'eux deux Généraux ; ils perdirent toute leur artillerie , tous leurs bagages et abandonnèrent le Champ de Bataillie aux vainqueurs. Une suspension d'armes leur fut accordée ; ils en profitèrent pour se retirer dans la plus grande précipitation et le plus grand désordre à Lisbonne , où ils arrivèrent sanglants mutilés , et dans un état déplorable. Le peuple y étoit dans une si grande fermentation que s'il eut pu prendre ses mesures , il eut peut-être achevé de les exterminer , d'autant que des armées nombreuses et patriotiques venoient au secours de la Capitale , peut-être aussi furent ils redevables de leur salut , au Général Travot , Gouverneur de Lisbonne , en l'absence de son Chef , par son urbanité , sa prudence , sa probité exacte et la confiance , que lui avoit mérité un caractère respectable , il calma les habitants , et prévint de leur part toute entreprise violente et hazardeuse

tel est l'ascendant de la vertu qu'on la respecte même dans un ennemi.

Entourés de forces puissantes, aux quelles il ne leur étoit pas possible de résister; et chargés de l'exécration publique, les Français résolurent enfin de se soumettre à une Capitulation; et ils la signèrent le 30 Aout; ils se livrèrent encore à des excès révoltants, jusqu'an 15 Setembre qu'ils quittèrent la Ville pour s'embarquer sur des vaisseaux de transport Anglais; ils délivrèrent enfin les Portugais du poids affreux de leur présence.

Ils entendirent ce même jour, au temps de leur embarquement, les accéns de la joie publique retentir de la manière la plus éclatante; surtout au coup de midi, lorsque le Pavillon Portugais fut arboré de nouveau à la Citadelle. Toute l'artillerie de la Ville, des Forts, des deux Rives du Tage, des Escadres annoncèrent, par des salves répétées, cet heureux événement. L'étandard sacré parut tout-à-coup, flottant sur tous les clochers, sur toutes les tours sur tous les vaisseaux: mille girandoles de feu brilloient dans les airs. Les sons redoublez des cloches, les vives, les acclamations du peuple, les transports, portés jusqu'à l'enthousiasme, les félicitations, les embrassades des habitants de tous les ordres, qui inundoient les rues et les places publiques: tous ces objets réunis formoient le spectacle le plus ravissant, qui ait jamais affecté un cœur sensible.

Français, peuple jadis le plus doux, le plus aimable, le plus heureux de la terre, quand abjurerez vous ces mœurs féroces, si opposées à votre caractère et à votre propre bonheur? votre sang,

versé à grands flots, par vos propres mains, et sous la hache de vos bourreaux, n'a-t-il pas assez expié le crime de vos délires politiques ? voulez vous y joindre encore celui des nations, qui vous entourent ? que vous ont fait les hommes, pour perpétuer ainsi entre eux, la guerre, la calamité la plus désastreuse, qui puisse les affliger ? voyez l'humanité souffrante et la Religion éplorées : vous êtes devenus les fleaux du monde. Semblables au frère homicide, vous portez sur vos fronts, dans les contrées étrangères, un signe de proscription, qui éloigne de vous la société des autres hommes. Si vous avez étouffé sur votre sol, le monstre infernal de l'impiété, pourquoi en renouvellez vous au dehors les attentats, en poussant contre le Ciel des cris sacrilèges, et en souillant les Temples de vos abominations ? comment souffrez-vous que vos guerriers soyent des êtres sanguinaires, de vrais tigres, qui déchirent les entrailles des femmes et des enfants. Craignez la colère vengeresse du Dieu, tout puissant, et ne l'irritez pas par des nouveaux crimes.

Honorez vos Chefs, fameux par tant d'exploits, et prodiguez leur toutes les récompenses, dues à leurs services ; mais cessez de vous sacrifier à leur ambition : ne rassassiez plus leur soif, toujours renaissante de l'or, au prix de votre sang ; et que leur fortune ne s'accroisse pas de votre misère. Ils partagent à la vérité vos travaux ; mais ils ne partagent pas avec vous les trésors, qu'ils ramassent, avec une rapacité sans exemple ; ils s'emparent des Palais des grands, pour y étaler leur faste et leur vanité, et ils vous laissent sous

vos tentes : leurs tables sont couvertés avec profusion de mets exquis ; et vous mangez un pain de douleur : ils donnent des fêtes brillantes ; tandis que vous languissez dans vos corps de garde. Est ce pour cela que vous quittez vos maisons , vos familles , une patrie chérie , que vous bravez les saisons et la mort , que vous vivez tristes et malheureux sur des bords étrangers ?

Français , depuis tant d'années , le jouet et la victime des factieux ; qui vous promènent d'illusion en illusion , pour perpétuer leur tyrannie , revenez à vous même ; reprenez votre ancienne urbanité : songez que la gloire des armes doit céder à des triomphes plus solides. La guerre épuise les états ; la France se dépeuple ne croyez pas à des bulletins imposteurs : vos pertes sont immenses : faudra-t-il que vous y joignez celle de vos jeunes enfants , le tendre , l'unique espoir de la Patrie.

Rénoncez à des projets insensés : souvenez vous que ce qui éléva l'ancienne France , au dessus des nations , et qui lui mérita leur admiration et leur respect , ce fut l'amour de ses Rois , le génie de leur Ministres , la sagesse de ses Magistrats , l'honneur de son Militaire , la piété , la Science profonde de son clergé , le nombre de ses savants , la superiorité de ses artistes , le caractère heureux de ses habitants. Il ne tient qu'à vous de faire revivre ces temps fortunez. Ayez un Chef digne de vous : que la Nation soit elle même ; qu'elle soit livrée a sa propre impulsion , qu'elle soit libre et non subjuguée ; et les bons Citoyens , les vrais Français se relèveront ; et la

France rénaîtra, elle sortira d'une nuit profonde. Alors seulement vous ferez refleurir la Religion, et la Justice ; vous verrez prospérer de nouveau l'Agriculture, et le Commerce : vous rétablirez dans tous les ordres, des mœurs pures et douces. Les richesses ne seront pas réservées aux seuls Agents d'un Gouvernement dur et oppressif. Vous jouirez tous de bienfaits de l'abondance : un Gouvernement paternel s'occupera de votre bonheur ; il ne vous imposera pas des tributs énormes ; il ne vous soumettra point à de conscriptions cruelles, qui jettent la désolation dans vos familles ; vous rendrez la paix au monde et à vous même ; les Nations voisines reprendront les communications utiles et amicales que vous avez rompues : celle qui a opposé par sa constance, une barrière à vos desseins pernicieux, secondera de ses nobles efforts, ceux que vous formerez pour la félicité générale : vous reprendrez votre rang parmi les Nations de l'Europe, et l'Univers entier applaudira à votre retour à la vertu.

F I N.

Jugement qu'a porté de l'ouvrage , un des premiers hommes d'état , qui servent l'Europe dans la crise actuelle.

Rélation vraie et énergique, qui fait honneur au caractère, aux qualités, et aux vertus de l'Auteur, en défendant la Religion, les Trônes, et la Cause de l'Humanité, sur des Principes, qui devroient diriger tous les Gouvernements, pour la grandeur et le bonheur de leurs Peuples.

RETRATO DE LOS JESUITAS,

FORMADO AL NATURAL

Por los mas Sábios, y mas Ilustres Cathólicos.

JUICIO HECHO DE LOS JESUITAS,

Autorizado con auténticos, è innegables Testimonios, por los mayores, y mas esclarecidos Hombres de la Iglesia, y del Estado: desde el año de 1540, en que fue su Fundacion, hasta el de 1650.

TRADUCIDO DE PORTUGUES EN CASTELLANO,

Para desterrar las obstinadas preocupaciones, y voluntaria ceguedad de muchos incautos, è ilusos, que, contra el hermoso resplandor de la verdad, cierran los ojos.

Nullum ad nocendum tempus angustum est malis.
SENECA IN MED.

TERCERA IMPRESION.

CON SUPERIOR PERMISO

En MADRID, en la Oficina de la Viuda de ELISEO SANCHEZ.

Año de M.DCC.LXVIII.



B630

6

C334L

